

ce qui s'en va ainsi, lentement, tristement, sous la bise et le soleil, au gré des vents, au souffle de l'orage, ce fut jadis l'une des plus vastes, des plus belles et des plus florissantes abbayes de la chrétienté : ce fut Orval, le doux *val d'or*, la charmante *aurea vallis*, qui avait pour armes en son bel âge « d'argent à un ruisseau d'azur d'où sort une bague d'or avec trois diamants au naturel. » La maison comtale de Chiny, sous les auspices de laquelle avait été élevé, au XII^e siècle, ce splendide monastère, portait pour sa part, à son écusson « d'azur à deux truites adossées d'argent en pal, cantonnées de huit croix au pied fiché d'or. » Ces truites et cet anneau peuvent, au premier abord, paraître un singulier emblème aux lecteurs, aux touristes peu versés dans les mystères de la science héraldique. Toute cette splendeur envolée de l'abbaye d'Orval, et ces emblèmes séculaires de la comté et du couvent, sont dus à la sainte joie d'une épouse, à la sainte douleur d'une mère. C'est ce que nous rapportent du moins les archives de l'abbaye d'Orval, dont nous allons vous conter la légende avant l'histoire.

I

En l'an 1070, le seigneur Arnould II, comte de Chiny, s'en revenait de guerre.

Il s'était allié aux Flamands pour défendre son pays, et le dimanche de la Septuagésime, 20 février de cette année-là, avait rencontré, au pied du mont Cassel, les armées réunies de la comtesse Richilde de Hainaut et du jeune roi Philippe de France. C'est de cette bataille célèbre, que séparent de nous huit siècles, qu'un ancien chroniqueur a laissé cet émouvant récit :

« Tous ces étrangers et soudards s'étaient rassemblés pour déconfire le Frison dessous Cassel. Le Frison n'eut pas si grande multitude de monde ; mais il eut plus forts gens à batailles, et ses soldats vinrent armés, non pas tant seulement d'armes de fer, mais aussi des armes de la foi. Ils ôtèrent le linge de leurs corps, et ne conservèrent que des langes sous leurs armures. Se prosternant à terre et priant Dieu, ils attendirent leur salut d'en haut, et pour ce qu'en si petit nombre ils devaient combattre le roi de la terre, ils recommandèrent leur cause au Roi du ciel. Que vous dirai-je de plus ? Les armées engagèrent la bataille, et fut fait tel massacre de celle du roi, que la terre fut tout arrosée de sang, et les champs couverts de la multitude des morts. »

Le comte Arnould, avons-nous dit, venait de rentrer en son castel et s'en était revenu découragé et triste. Pourtant il avait servi, avec ses vassaux et compagnons d'armes, la grande cause de la patrie ; avec eux, il s'était battu vaillamment ; avec eux, il avait vaincu. Ce qui ne l'empêchait pas de hocher languissamment la tête en dégrafant sa cuirasse, et de pousser un long soupir en essuyant son épée. Le souvenir de ces scènes de carnage lui faisait mal ; l'idée de représailles possibles lui faisait peur. Les montagnes vertes étaient si belles ; viendrait-on les graver un jour ? Ses villages étaient si prospères, ses granges et ses greniers si pleins, ses vasseaux si heureux, si soumis ; ne leur apporterait-on pas, à la suite de l'invasion, la misère et le deuil, la honte et le carnage ?

Le comte Arnould se livrait donc, un jour, à ces pensées

mélancoliques, lorsqu'un de ses gardes-chasse, arrivant de la forêt prochaine, se présenta à lui en annonçant que des étrangers, dont il pouvait à peine comprendre le langage, venaient de franchir, en troupe, la limite du comté, et demandaient à être admis en présence de l'illustre comte.

A ce mot d'*étrangers*, le sire Arnould fronça le sourcil, releva la tête brusquement, interrogea le garde du regard.

— Quels sont ces hommes ? Ont-ils des armes ?

— Non, seigneur. Le plus jeune d'entre eux ne porte qu'une croix. Ils sont vêtus d'une longue robe brune, ternie à la poussière et au soleil, et par le bas usée. Ce sont probablement des pèlerins ou des moines qui, ayant fait quelque vœu, s'en viennent de fort loin.

— Alors, qu'on me les amène aujourd'hui. Mais que ma maison se prépare. Mes archers sur les murs, mes cuisiniers aux fours. J'ai du pain pour la paix et du fer pour la guerre... Mais je me demande, encore une fois, ce que des étrangers, des inconnus, peuvent venir faire ici ?

ETIENNE MARCEL.

(A suivre).

“ LA VOIX DE L'ECOLIER ”

DU

COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance) - - - - - \$1.00

N. B. — Pour les élèves des universités, collèges et académies le prix d'abonnement est de 50 centins.

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension	100.00
Lit, lavage, raccommodage.....	18.00
Usage d'un pupitre.....	1.00
Leçons et usage du piano.....	20.00